

L'ODYSSEE & LA NEKYIA D'OCTAVE MIRBEAU

Venue de la Nuit des temps, l'imagination d'une navigation menant chez les Morts prend des formes diverses. Si l'archétype reste inchangé, les modalités de sa mise en œuvre varient selon les époques. Tantôt, il est véhiculé, comme le reconnaissait Thomas Mann, sans que l'auteur (Homère, dans l'*Odyssée*) en ait conscience ; tantôt, comme dans *Le Jardin des supplices*, il affecte même la conception de la vie sur terre, un enfer où se rencontrent, comme dans *Le Songe*, de Vercors, des morts-vivants.

On a longtemps considéré le voyage d'Ulysse chez les Morts comme un commencement absolu, une donnée fondamentale en-deçà de laquelle il était impossible de remonter et le nombre considérable d'études centrées sur cet épisode a contribué à l'isoler de l'ensemble du texte homérique.

Selon Gabriel Germain¹, il semble bien difficile, d'une part, de négliger les apports antécédents de l'Asie et de la Méditerranée et, d'autre part, de séparer l'épisode de l'ensemble, à moins d'affirmer d'une manière pour le moins péremptoire que l'*Odyssée* est un *patchwork*, alors que tout porte à croire qu'il s'agit de l'œuvre d'un auteur unique. à qui l'on doit l'ordonnance des parties en fonction d'une idée dominante.

La *Nékyia* au cœur de l'*Odyssée*

Il convient donc de préciser la place de la *Nékyia* dans l'ensemble du récit homérique pour en mesurer l'importance. Puis de voir comment elle se situe par rapport aux navigations chez les Morts telles que l'Orient classique les avait conçues et au courant mystique que la Grèce, en l'état actuel de nos connaissances, n'a connu que postérieurement. La *Nékyia* ne représente pas la première expédition de l'esprit humain chez les Ombres.

¹. *Genèse de l'« Odyssée »*. *Le fantastique et le sacré*. P.U.F., 1954.

Il y a une vie avant Homère

Au VII^e millénaire av. J.-C., le pays que nous appelons aujourd'hui l'Irak était peuplé de pasteurs et d'agriculteurs. Vers 3500 le développement de l'écriture est attesté par des toponymes – en langue indigène –, de la région où les Sumériens feront leur apparition, et apporteront leur propre langue. Les Akkadiens ont préservé et réinterprété les traditions sumériennes. Certains récits qui concernent Gilgamesh sont en langue sumérienne, la plus ancienne langue du monde, à notre connaissance. Les archives royales de la période assyro-babylonienne nous fournissent des matériaux épiques déjà très anciens à l'époque où ils furent copiés.

Clara avant Clara

Un scribe a développé le poème en akkadien, langue sémitique : c'est l'*Épopée de Gilgamesh*, roi d'Uruk (Sumer, Babylonie). Il est pour deux tiers divin et pour un tiers humain. Il tyrannise son peuple et les dieux créent Enkidu, un sauvage qui vivait en paix avec les animaux (Circé, elle, les dompte). Pour l'humaniser, ils lui envoient une prostituée (la Clara de Mirbeau dégrossit le Parisien qui se rend en Asie) et elle l'amène avec elle jusqu'à Uruk, où Enkidu affronte Gilgamesh. Au terme d'un furieux combat, les deux combattants, tels Roland et Olivier dans « Le mariage de Roland » (de *La Légende des siècles*), deviennent les meilleurs amis de la planète. Ils se dirigent vers les montagnes des cèdres pour tuer le monstre Huwawa. Ishtar² invite Gilgamesh à devenir son époux ; il l'insulte en lui rappelant que tous ses amants ont pris la route des Enfers. Pour se venger, Ishtar place sur le chemin de Gilgamesh le taureau céleste, mais Gilgamesh et Enkidu le tuent. Les dieux décident de les punir en mettant fin aux jours d'Enkidu qui, peu de temps avant sa mort, a vu un personnage qui lui a dit :

*Suis-moi à la demeure des ténèbres où habite le dieu Nergal,
suis-moi à la maison où l'on entre sans espoir d'en sortir,
par la route dont les chemins ne servent qu'à l'aller, et jamais au
retour,
suis-moi vers la demeure dont les habitants manquent de
lumière.*

². Presque tous les dieux acquièrent peu à peu, une épouse. La grande déesse mésopotamienne était Inanna, que les Akkadiens assimilèrent à Ishtar. Ses domaines étaient la fertilité, l'amour et la guerre. On la trouve dans de nombreux mythes (*La Descente d'Ishtar aux Enfers*). Fille du dieu lunaire Nanna (Sin), elle est la sœur du dieu solaire Utu (Shamash).

*Là, la poussière est leur nourriture, leur aliment est la boue.
Les gens de là-bas sont revêtus de plumes comme sont les ailes
des oiseaux.
La lumière, ils ne la voient pas ; dans les ténèbres ils se tiennent.*

Gilgamesh risque de subir le même sort. Mais le héros se rend aux sources³ des rivières pour rejoindre Utnapishtim, le seul homme qui ait trouvé l'immortalité. Gilgamesh rencontre l'épouvantable homme-scorpion (cf. les Lestrygons de l'*Odyssee*) qui le laisse pénétrer dans le tunnel qu'il défend. Au sortir des ténèbres, quand il atteint l'Orient, Gilgamesh découvre une oasis de lumière au bord des flots. Un arbre surnaturel s'y dresse :

*Les fruits qu'il porte sont tout rubis,
ses branches courent, suspendues, et sont belles à voir,
son feuillage bleu est de lapis-lazuli⁴ ;
il porte des fruits et la vue en est admirable.*

La nature de cet arbre est éclairée par celle de la divinité féminine qui règne sur ces bords de la mer au bout du monde (« la mer inaccessible », texte assyrien) : la nymphe Siduri⁵, « la cabaretière ». Elle tente de lui faire renoncer à son entreprise : interroger Utnapishtim au pays des Morts. Finalement, elle consent à lui révéler comment il pourra naviguer sur la mer que, d'ordinaire, le Soleil est seul capable de franchir :

*Il n'y a jamais eu, ô Gilgamesh, jamais de route,
et il n'a été donné à personne, depuis les jours les plus lointains,
de traverser la mer ;
il a passé la mer, le preux Shamash⁶, mais outre Shamash, qui le franchirait ?*

³. À l'époque la plus ancienne de la religion mésopotamienne, les forces divines sont les forces dynamiques de la nature. Elles sont manifestées par des dieux : Ishkur/Adad est présent dans le tonnerre, Enki (Ea) est le dieu de l'eau qui irrigue et aide les humains à survivre au grand déluge d'Atrahasis, Tammuz est le dieu de la fertilité, Amaushumgalna fait bourgeonner les palmiers-dattiers, et Inanna remplit de fruits les entrepôts. Les déités primordiales assumèrent les formes humaines. An, le ciel, père des dieux, dont le nom est à la fois le symbole du ciel et de la divinité, était déjà, quand l'histoire écrite commence à Sumer vers 3500 av. J.-C., un *deus otiosus* (cf. la « *shekhinah*/Présence de Dieu » qui abandonne Israël ; cet état de déréluction est le fondement du « Principe Espérance » de Ernst Bloch) qui s'est retiré des affaires humaines. Au sommet du panthéon, il est supplanté par Enlil. Dans l'*Enuma Elish* babylonien, il est lui-même remplacé par Marduk.

⁴. Voir « La *Mélusine* de Franz Hellens ou la claire obscurité », in *Mélusine moderne et contemporaine*, études réunies par Arlette Bouloumié, L'Âge d'Homme, 2001.

⁵. Sidur, la divine cabaretière, est presque une prophétesse. L'épithète de *sabituque* le poème lui applique, issue d'une racine qui a donné *sabu*(= « vin, cidre ») est expliquée par sa traduction en hittite, langue indo-européenne : *sal-tinna*, (= « la femme du vin »), « vigneronne » et « échansonne ».

⁶. Le dieu du soleil.

*Le passage est difficile et le chemin pénible,
et les Eaux de la Mort sont profondes qui interdisent son accès.
À quel endroit, ô Gilgamesh, franchirais-tu la mer ?
Une fois arrivé aux Eaux de la Mort, que derais-tu ?*

Sur les conseils de Siduri, Gilgamesh obtient le concours d'Urshanabi, le batelier d'Utnapishti. Ils arrivent chez ce dernier⁷ qui vit « à l'embouchure des fleuves », sur l'*apsu*, l'Océan primordial, identique à l'Océan homérique. Ici le rédacteur du récit⁸ a inséré l'épisode du déluge.

Achille avant Achille

L'épopée comporte l'évocation d'un mort qui enseigne au vivant ce qu'il faut penser de l'autre monde. Cette évocation constitue, comme la Nékyia, la conclusion morale : Gilgamesh a franchi les « Eaux de la Mort ». Grâce au dieu Ea, Nergal⁹ laisse remonter jusqu'à Gilgamesh son vieux compagnon d'aventures, Enkidu :

*Ea, le père, s'adressa au preux héros Nergal :
« Maintenant ouvre le trou qui communique avec les Enfers,
que l'esprit d'Enkidu revienne des Enfers !
Et qu'il puisse converser avec son frère ! »
Le preux héros Nergal ouvrit le trou qui communique avec les
Enfers,
l'esprit d'Enkidu, comme un souffle¹⁰ sortit des Enfers.
Gilgamesh et lui entrèrent en conversation.*

Un dialogue pressé s'engage :

*Dis-moi, mon ami, dis-moi, mon ami,
dis-moi la loi du monde souterrain que tu connais.
— Non, je ne te la dirai pas, mon ami, je ne te la dirai pas ;
si je te disais la loi du monde souterrain que je connais,
je te verrais t'asseoir pour pleurer !
— êh bien, soit, je veux m'asseoir et pleurer.
Ce que tu as eu de cher, que tu as caressé et qui plaisait à ton
cœur,
est aujourd'hui couvert de poussière.
Tout cela dans la poussière est plongé,
tout cela dans la poussière est plongé.*

Schopenhauer

À la question de Gilgamesh, Enkidu répond donc par l'affirmation du néant universel.

Gilgamesh demande aussi à Utnapishtim, personnage d'origine humaine, mais divinisé, le « secret de la vie ». Il ne peut

⁷. Son nom sumérien Zi-ud-shud-du signifie « jour de vie prolongé » et son nom babylonien en est la traduction abrégée : « jour de vie ».

⁸. L'histoire d'Atrahasis (« le très sage ») représente la version akkadienne du même récit.

⁹. Roi du monde infernal. Il est la planète maléfique Saturne dans l'astrologie babylonienne – comme Ishtar est Vénus.

¹⁰. *L'Illiade* (chant XXIII) compare l'ombre de Patrocle à une « fumée », légère comme pouvait l'être celle des foyers anciens.

d'abord tirer de lui qu'une leçon de pessimisme oriental à la Enkidu : notre destinée dépend de l'arbitraire des dieux.

Ceux qui dorment sont semblables aux morts ; il n'y a plus de différence

entre le serviteur et la maître quand ils ont atteint le terme qui leur est désigné.

De toute éternité, les Anunnaki, les dieux grands, se sont rassemblés

Et la déesse Mammitu qui crée la destinée avec eux a fixé les destinées.

*Les dieux ont décidé de notre sort et de notre vie,
mais ils n'ont pas fait connaître le jour de notre mort¹¹.*

Pour finir, Gilgamesh obtient la connaissance de la « plante qui rend la jeunesse » ; il la cueille, mais il ne réussit pas à conquérir l'immortalité, soit qu'il ait été incapable de résister à l'épreuve du sommeil, soit qu'un serpent la lui ait dérobée. Revenu dans son royaume, à Uruk, gros Jean comme devant, il se consolera avec les monuments de sa capitale. Le texte sumérien, plus long que la version récente, donne l'impression qu'Enkidu, encore vivant va chercher aux Enfers le *pukku mikku*, instruments de musique de caractère magique, qui y sont tombés. Grâce au dieu Ea, Nergal, roi des Enfers, laisse remonter jusqu'à Gilgamesh son vieux compagnon d'aventures, Enkidu, dont il obtient l'affirmation du néant universel, affirmation que l'on retrouve dans la bouche – façon de parler – d'un Mort célèbre : Achille.

Une épreuve qualifiante

L'auteur de la *Genèse de l'« Odyssée »* prouve l'importance de la *Nékyia* par la position centrale qu'elle occupe dans le récit homérique : la « geste » d'Ulysse mime l'élévation du « capitaine » au-dessus des autres héros épiques, tels les Argonautes. Point culminant du récit, la *Nékyia* constitue le foyer du récit vers lequel convergent les épisodes marqués par le constant danger de mort. Navigation vers les Enfers, au péril de sa vie, mais, pas plus que Gilgamesh¹², Ulysse ne descend chez les Morts – la *Nékyia* n'est pas une Catabase¹³. Ils viennent à lui, selon le rite qu'il tient de Circé.

Courage, fuyons !

¹¹. G. Contenau, *L'Épopée de Gilgamesh, poème babylonien*, cité par G. Germain, *in op. cit.*.

¹². C'est à une date tardive que Gilgamesh sera identifié à Mes-lam-ta-é-a = Nergal, roi des Enfers.

¹³. Sa représentation n'est pas « verticale », mais « horizontale ».

Contrairement à ce qu'on était en droit d'imaginer en fonction de la position centrale, donc privilégiée, de l'épisode et d'après une telle « élévation » d'Ulysse, ainsi qu' au seul énoncé du nom d'Hadès, on n'assistera qu'à la consultation de Tirésias et à un défilé d'ombres. En effet, de son entretien avec Tirésias, Ulysse ne rapporte qu'une révélation limitée à son propre avenir, d'ailleurs insuffisante pour lui permettre de retourner à Ithaque, puisqu'il faudra l'intervention de Circé pour la compléter. G. Germain voit l'origine du doublet que constituent ces conseils dans la dualité de Siduri et d'Um-napishti mésopotamiens.

Le « héros » ne triomphe pas d'un monstre infernal et le rusé Ulysse n'emploie pas ses dons à ramener des Enfers l'une de ses victimes. Au contraire, saisi de peur, il prend la poudre d'escampette. À la différence d'Orphée, il ne tire aucune « leçon » de son contact – est-ce bien le mot qui convient ? – avec les Morts.

Le bel indifférent

Pendant, abordant un tel sujet, l'aède ne pouvait faire l'économie d'une interrogation d'ordre mystique et il a en commun avec les auteurs qui composent des guides de l'autre monde (les *Livres des Morts* égyptiens) de fournir une géographie infernale. Il reste que « l'enseignement » – nous allions dire « le renseignement » – fourni par Achille, jugeant avec un pessimisme absolu la condition des Morts, est donné, en passant, et recueilli par Ulysse avec une certaine indifférence :

Ne me cache donc point la mort sous de bonnes paroles, brillant Ulysse !

*J'aimerais mieux, valet de charrue, me louer à quelqu'un d'autre,
À un homme sans terre paternelle, qui n'aurait pas grands moyens,*

Que d'être roi sur tous les morts, peuple de pur néant (chant XI).

C'est à la façon de Gilgamesh qu'Ulysse évoque l'ombre d'Achille dont il a obtenu la plus désespérante des réponses : le culte des héros n'est plus ce qu'il était.

Homère le passeur

Certes, l'aède a fait de la *Nékyia* l'acmé des épreuves d'Ulysse, mais il n'a pas tiré du thème, reçu, vraisemblablement, d'une tradition légendaire d'esprit asiatique, un parti épique ou religieux.

***Nostos* et origines**

Quand on considère une œuvre comme le produit d'un réinvestissement mythique, il ne faut pas se laisser rebuter par des différences avec les œuvres antérieures, différences qui ne doivent pas, comme l'arbre, cacher la forêt. Certes, la navigation du narrateur du *Jardin* ne constitue pas, comme l'*Odyssee*, un *nostos*, ou alors il s'agit d'un *nostos* inversé : le Parisien quitte son pays natal pour s'enquérir, à l'Est, des origines de l'Humanité. Mais il n'a pas, pour tirer quelque enseignement de son voyage en Orient, l'envergure d'Ulysse, c'est le moins qu'on puisse dire, ce qui est de nature à faire naître la suspicion quant à la véracité de ses évocations, ce qui contribue, d'ailleurs, à faire du roman de Mirbeau une œuvre ouverte.

UN ULYSSE DÉVALUÉ

Triste sire, en effet, que ce Parisien qui confesse qu'il avait sur la conscience ce qu'il nomme pudiquement de « menues peccadilles de jeunesse, telles que viols domestiques, rançons de maîtresse, tricherie au jeu, chantage, lettres anonymes, délation et faux ». Sa passion pour Clara lui permet de prendre la mesure de sa déchéance. Cette goule ne serait-elle pas le produit de son imagination, un phénomène endopsychique ?

À Paris, le politicien Eugène Mortain avait confié au narrateur du *Jardin* la mission, éventuellement sous la houlette d'une Circé (ou de telle figure mythique qu'on voudra), d'étudier la « gelée pélasgique » et de « retrouver la cellule primordiale », « l'*initium* protoplasmique de la vie organisée... » Promu embryologiste, le fruit sec aurait pu, au cours de cette mission, se refaire une virginité morale, comme Ulysse accomplit au cours de son expédition une révolution hermésienne et revient à Ithaque « plein d'usage et raison »¹⁴.

DES ESTHÈTES COMBLÉS

La navigation d'Ulysse lui faisait découvrir de riants paysages :

Autour de la caverne [de Calypso], un bois avait poussé sa futaie vigoureuse : aunes et peupliers et cyprès odorants, où gîtaient les oiseaux à la large envergure, chouettes, éperviers et criardes corneilles, qui vivent dans la mer et travaillent au large. (chant V)

Évocation d'Aiaïé :

Quand nous avons quitté le cours de l'Océan, nous voguons sur la mer, et le flot du grand large nous porte en Aiaïé, vers ces bords où, sortant de son berceau de brume, l'Aurore a sa maison avec ses chœurs et le Soleil à son lever. On aborde ; on échoue le vaisseau

¹⁴. Voir notre article : « *Les Regrets* entre Jason et Orphée », in *Du Bellay*, Actes du colloque International d'Angers, P.U. d'Angers, 1990.

*sur les sables et nous nous endormons jusqu'à l'aube divine.
(chant XI)*

Le Français verra, lui aussi, de très belles choses, au départ, avant de faire la connaissance de Clara et de l'amour, « les arbres [lui] portent sur les nerfs » et il « ne tolère les fleurs que chez les modistes ». Après « les mortelles, les torturantes journées passées sur la mer Rouge », le bétotien est sensible à la beauté du ciel, « d'un vert d'or » – assorti à la couleur des yeux de Clara –, « flammé de rose » et « d'une translucidité de grotte féerique » et la mer, « extraordinairement bleue », s'orne, « çà et là, de grandes volutes smaragdines ».

Appuyés l'un près de l'autre au bastingage, Clara et son nouvel ami regardent la mer, « d'un bleu de vivante turquoise », où « des méduses rouges, de méduses vertes, des méduses pourprées, et roses, et mauves, flottaient ainsi que des jonchées de fleurs, sur la surface molle, et si magnifiques de couleur que Clara, à chaque instant, poussait des cris d'admiration » et le ciel où « de grands oiseaux, des alcyons bleus » suivent le navire « en se balançant avec d'exquis mouvements de danseuse ».

LE « PIC D'ADAM »

Ceylan en vue, le narrateur peut croire que les fées se lèvent sur la mer, étendent sur elle « de longs manteaux de feu » et jettent, « à pleines mains, dans la mer, des perles d'or ». « Île merveilleuse »¹⁵, « île enchantée », « l'île verte et rouge » est couronnée par « les féeriques blancheurs roses du pic d'Adam », tout un programme !

FÉMINITÉ(S) DE L'ÎLE ET PHILTRES D'OUBLI

Ulysse est mis en présence des féminités¹⁶ de l'île – Circé, Calypso, Nausicaa. Circé se distingue à peine de Calypso. L'enchanteresse perfide finit en bonne fée. Certes, elle se présente comme une magicienne noire, se reconnaît à ses méchantes pensées (« Ah ! l'âme de traîtresse », chant X) qui lui permettent de composer ses philtres de malheur (« Circé la drogueuse ») :

En un lieu désert, la maison de Circé aux murs de pierres lisses

¹⁵. Voir notre communication au colloque de Cerisy : « Éternel retour et conjonction des contraires dans *Les Bienheureux de la Désolation* », in *L'île des merveilles, mirage, miroir, mythe*, L'Harmattan, 1997.

¹⁶. Voir notre étude : « Féminité(s) de l'île », in *Recherches sur l'imaginaire*, I, Cahier XXV, 1994.

et, tout autour, changés en lions et en loups de montagne, les hommes qu'en leur donnant sa drogue, avait ensorcelés la perfide déesse.

Son pouvoir procède de la connaissance des plantes, science qui appartient aux sorcières. Cependant le breuvage n'agit pas à lui seul : il produit l'oubli.

Elle ajoute au mélange une drogue funeste, pour leur ôter tout souvenir de la patrie.

MIGRATION DES ÂMES

Dépaysées, les âmes sont prêtes pour un nouveau voyage dans un corps (metempsychose). On associe ordinairement la magie à la lune et, si l'on voit en Circé une divinité lunaire, l'idée de « circulaire » lui convient parfaitement (*kirkos* = « anneau », cf. *circus*). La métamorphose s'accomplit après un ordre formulé à haute voix et un coup de baguette. À la base de cette croyance que le bâton est conducteur de force, les mouvements de la baguette du sourcier. Ce pouvoir qu'exerce « l'immortelle » Circé, la déesse « aux belles boucles », il convient de l'attribuer à la nature divine de cette figure¹⁷. Sa maison est un temple et son père n'est autre que le Soleil, dont elle reste proche puisque son île, Aiaïé, est située à l'Orient du monde. Elle est une sœur d'Aiétès¹⁸ « aux perfides pensées ».

CALYPSO ET APOCALYPSE

Le ciel jette Ulysse sur Ogygie¹⁹, « l'île qui gît en pleine mer », « l'île océane » de Calypso. Ogygos serait le nom d'un personnage mythique, un dieu préhellénique. Et la richesse naturelle de l'île est bien digne de la haute qualité des dieux. Beauté de l'île, beauté de la nymphe qui ensorcellent. Ile « mystérieuse », si on explique le nom de l'île en partant de verbes indo-iraniens, ce qui s'accorderait avec le nom de

¹⁷. Victor Bérard, dans son édition de l'*Odyssée* (Armand Colin), fait de « Circé » le féminin d'un mot désignant l'épervier, ce qui oriente l'esprit vers l'Égypte où le faucon (cf. Horus) représente l'élément le plus important de *netjer*, « dieu ». Le commentateur est tenté par les explications qui vont dans le sens de la divinisation de Circé.

¹⁸. Le nom de l'île est formé sur un substantif signifiant « rougeur de l'aurore ». Roi de Colchide, Aiétès veille sur la « Toison d'Or » et impose à Jason les épreuves dont il sort vivant grâce à Médée.

¹⁹. On peut voir dans ce mot Ogygie un aspect de la racine sémitique *-ogg-* / *-ogk-* : *Ogénos*, *Okéanos*. Plus simplement, puisque la racine sémitique *-ogg-* signifie aussi « arrondir », Ogygie est-elle « l'île ronde » ? « l'île éloignée » (*extrema insula*), si l'on se reporte au berbère *aggug* qui signifie « être éloigné ».

Calypso : « celle qui cache ». Fille d'Okéanos, divinité marine, est-elle la vague qui ensevelit ? la déité infernale qui cache les disparus, qui enserre les hommes qu'elle séduit ?

CORPS... ET « BIENS »

Séduction, détention, circularité, Ogygie est la sœur d'Aiaïé. Les Platoniciens voient, dans cette terre battue des flots, la figuration de notre corps, cette enveloppe (*elutron*), terre battue des sensations et des passions, et, dans la grotte de Calypso, le monde matériel et l'ensemble des puissances spirituelles. Leurs « nymphes naïades » n'étaient pas les divinités particulières qui habitent les eaux, mais aussi les âmes qui descendent dans la génération. La mer est donc, selon eux, synonyme de fécondité, lieu de régénération.

FÉMINITÉ BIENFAISANTE

Peut-on quitter les îles homériques sans évoquer Nausicaa, secourable comme la déesse et la nymphe, mais juvénile, virginale, euphémisation de la Femme et qui suffirait à placer l'île sous le régime nocturne, intimiste, de l'imaginaire ?

Mes filles, revenez : jusqu'où vous met en fuite la seule vue d'un homme ! Avez-vous donc cru voir l'un de vos ennemis ?... [...] Vous n'avez devant vous qu'un pauvre naufragé. Puisqu'il nous est venu, il doit avoir nos soins : étrangers, mendiants, tous nous viennent de Zeus. Allons, femmes ! petite aumône, grande joie ! De nos linges lavés, donnez à l'étranger une écharpe, une robe, puis, à l'abri du vent, baignez-le dans le fleuve (chant VI).

DES HOMMES A FEMMES

De même qu'Ulysse, le Parisien voit les belles passagères lui témoigner « de la curiosité et de la bienveillance ». Clara, en particulier, a attiré « violemment son attention », l'a ensorcelé et lui fera oublier le pays natal : « *C'était une créature merveilleuse, avec de lourds cheveux roux et des yeux verts, pailletés d'or, comme des fauves.* »

ÈVE

Clara, animale et végétale, mais « merveilleuse », « un peu toquée... mais charmante » (selon le capitaine) – valorisée

positivement, donc, pendant la traversée, avant la visite des « délices » –, apparaît comme une émanation de Ceylan ou un signe avant-coureur de l'Île Fortunée, l'île enchanteresse, dont elle est l'Ève d'avant la Faute et la Chute : « *Ève des paradis merveilleux, fleur elle-même, fleur d'ivresse, et fruit savoureux de l'éternel désir, je la voyais errer et bondir, [...] non plus dans ce moderne costume de piqué blanc, [...] mais dans la splendeur surnaturalisée de sa nudité biblique.* »

L'AVEUGLEMENT D'UN « POURCEAU D'ÉPICURE »

Et, pour l'embryologiste d'occasion qui, aux yeux de Clara, n'est qu'un « petit cochon », elle ne sera pas, comme il l'espérait, le mystagogue chargé de l'initier au Bien : il est tombé sur plus pourri que lui (si, si, ça existe !). Il croit – la malhonnêteté n'exclut pas la naïveté – que « miss Clara » est d'une « imprenable honnêteté ». Qu'elle cache bien son jeu, la bougresse ! « *Je conçois un véritable orgueil de ce que, pure et vertueuse, elle m'eût accueilli, moi, ignoble et débauché, avec une si simple et si gracieuse confiance...* »

Avec la confiance du néophyte, le myste se prenait à espérer : « *Toute la boue de mon passé se transformait en lumineux azur... [...] Comme toutes ces figures de grimaçants fantômes se fondaient, à toutes les minutes, davantage, sous le céleste regard de cette créature lustrale, par qui je me révélais un homme nouveau.* »

« *Vita nuova* » pour ce nouveau Dante ayant cru trouver sa Béatrice et qui va visiter l'*Inferno*.

Il ne voulait pas écouter les « *voix intérieures* » qui lui criaient : « *Cette femme ment... Cette femme se moque de toi... Mais regarde donc, imbécile, ces yeux qui ont tout vu, cette bouche qui a tout baisé, ces mains qui ont tout caressé, cette chair qui, tant de fois, a frémi à toutes les voluptés et dans toutes les étreintes !...* »

L'« homme nouveau » se confesse donc auprès de Clara, que nous appellerons – par antiphrase – la Sainte : « *Haletant, désordonné, je racontai ma vie... Eugène Mortain, Mme G..., l'imposture de ma mission, toutes mes malpropretés, toutes mes boues... Je prenais une joie atroce à m'accuser, à me rendre plus vil, plus déclassé, plus noir encore que je l'étais... Quand j'eus terminé ce douloureux récit, je dis à mon amie, dans un torrent de larmes : — Maintenant, c'est fini !... vous allez me détester...* »

FELIX CULPA !

Tout au contraire, ce mea culpa, cette auto-flagellation, va rendre le repentir désirable : « Tant que j'ai été pour elle un homme régulier, elle ne m'a pas aimé... elle ne m'a pas désiré... Mais de la minute où elle a compris qui j'étais, où elle a respiré la véritable et impure odeur de mon âme, l'amour est entré en elle — car elle m'aime !... Allons !... allons !... Il n'y a donc de vrai que le mal !... »

Et, inversion – décidément inévitable – du sens de la quête : il va perdre dans l'opération « scientifique », le peu, le très peu d'estime qu'il avait pour lui-même.

DÉCOUVERTE D'UN CONTINENT APPELÉ POÉSIE

Il est pourtant un domaine où le « petit cochon » effectue sa conversion, c'est dans celui de la poésie. Il fut une époque où il était « incapable de la moindre description poétique ». Le lyrisme lui est venu « par la suite, avec l'amour » (qui sait si c'est un bien !). Celui qui se définit comme une « brute aveugle et sourde » n'avait guère le sentiment de la nature et donnait du « cocotier » la définition suivante : « arbre à cocottes... ». Et de se demander comment il avait pu « avec un si écoeurant cynisme blasphémer contre la beauté infinie de la Forme, qui va de l'homme à la bête, de la bête à la plante, de la plante à la montagne au nuage, et du nuage au caillou qui contient en reflets, toutes les splendeurs de la vie !... » Alors, initiation, tout de même ? Cette initiation du « héros » à la beauté de la Forme est obtenue grâce à une expérience sujette à caution, celle du Jardin des supplices. C'est une « fleur du mal ». Les voies de Satan sont impénétrables. Et le lecteur croit reconnaître l'antiphrase lorsqu'on lui parle de la « douceur infinie », de la « poésie inexprimablement édénique » du Jardin.

ENGRAIS HUMAIN

Si le Jardin chinois fait penser à l'Éden, il est impossible d'oublier le sang qu'a coûté sa réalisation. Derrière ce pays de Cocagne, cet Eldorado, se profile la figure mythique de Moloch. Trente mille coolies ont péri dans les terrassements du Jardin – bien nommé – des supplices : « *Mélangés au sol, comme un fumier – car on les enfouissait sur place – les morts l'engraissaient de leurs décompositions lentes, et pourtant,*

nulle part, même au cœur des plus fantasques forêts tropicales, il n'existait une terre plus riche en humus naturel. »

Les plantes « voraces » composent un monstre carnivore : le « puissant *compost* » que nous sommes destinés à enrichir – la Vie a besoin de la Mort – tôt ou tard, les rend « plus vigoureuses et plus belles », comme Clara que la pourriture fait resplendir.

OXYMORE

Clara est à l'image du Jardin, délice et supplice, Enfer et Paradis : « Je ne serais pas digne de vos yeux, de votre bouche, de votre âme... de tout ce paradis et de tout cet enfer qui est en vous... »

Le roman tient ce que promettait le titre : il constitue un oxymore. Délices, supplices, les contraires sont conjoints. Éden et Enfer sont interchangeables. Jardin des supplices délicieux ou des délices suppliciantes... L'homme qui avait « violé sa mère et l'avait ensuite éventrée d'un coup de couteau » fut condamné au « supplice de la caresse... », quatre heures de « caresses effroyables et savantes ».

LE GLAIVE ET LA COUPE

Placé sous le signe du scientisme mégalomane né du mythe prométhéen, l'expédition de l'embryologiste amateur a rencontré le mythe intimiste de l'Éden perdu. Brève rencontre ! Visiter le Jardin des suppliciés, c'est l'occasion de prendre conscience que la chute dans l'incarnation constitue la damnation de l'Humanité.

LA CONDITION HUMAINE

Les contradictions « anglaises » de Clara l'excentrique sont peut-être tout simplement liées à la condition humaine, masculine ou féminine : « *D'allure très décidée, d'existence très exceptionnelle, causant, parfois, à tort et à travers, parfois avec une vive sensation des choses, d'une gaïté fébrile et poussée à l'étrange, sentimentale et philosophe, ignorante et instruite, impure et candide ; mystérieuse, enfin, avec des trous... des fuites... des caprices incompréhensibles, des volontés terribles... elle m'intrigua fort. »*

Pérenne condition humaine : « *Ah oui, le jardin des supplices !... Les passions, les appétits, les intérêts, les haines, le mensonge ; et les lois, et les institutions sociales, et la*

justice, l'amour, la gloire, l'héroïsme, les religions, en sont les fleurs monstrueuses et les hideux instruments de l'éternelle souffrance humaine... »

MONDIALISATION DE L'ENFER

Planétaire Jardin des supplices. Tristes tropiques homogénéisés par la culte du Veau d'or. Il est vain de vouloir chasser la vision du Jardin asiatique en évoquant le souvenir de l'Europe aux anciens parapets ; les deux images peuvent facilement se superposer parce qu'elles sont interchangeables : *« Je voudrais me rassurer, me décrasser l'âme et le cerveau avec des souvenirs anciens, avec le souvenir des visages connus et familiers... J'appelle l'Europe à mon aide et ses civilisations hypocrites, et Paris, mon Paris du plaisir et du rire... Mais c'est la face d'Eugène Mortain que je vois grimacer sur les épaules du gros et loquace bourreau. »*

Et, en effet, la barbarie n'épargne pas Mortain, le pur produit du continent auto-proclamé civilisateur : *« Toi-même, tu crois disposer de moi par la terreur... me faire chanter [...] Qui donc ignore que [ma chute] entraînerait l'effondrement de trop de choses ? [...] Car ce n'est pas moi qu'on coifferait du bonnet de forçat... »*

Et, tout comme celle du bourreau chinois, la face du « forçat » potentiel exprime la barbarie, cruauté éminemment humaine puisque « civilisée » : *« Et il fit le geste de serrer une gorge imaginaire... L'expression de sa bouche, dont les coins tombèrent, devint hideuse et, sur le globe de ses yeux, apparurent des veinules pourprées qui donnèrent à son regard une signification implacable de meurtre... Mais il se remit vite, alluma une cigarette. »*

ÉROS ET THANATOS

Thanatos, inséparable d'Éros, est à l'œuvre dans les trois textes que nous avons considérés. Mais, dans l'*Odyssée* et *Le Jardin*, la figure sous-jacente de la Grande Mère vient compenser quelque peu le caractère mortifère de la *Nékyia*.

Claude HERZFELD

C.É.R.I.É.C.

Université d'Angers

Bibliographie

- Félix Buffière, *Les Mythes d'Homère et la pensée grecque*, Les Belles Lettres, 1956.
- E.R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, Aubier-Montaigne, 1965.
- Mircea Éliade et Ioan P. Couliano, *Dictionnaire des religions*, Presses Pocket, 1990.
- Gabriel Germain, *Genèse de l'« Odyssée »*, P.U.F., 1954.
- Graphè*, n° 10 : *Prologue de Jean*. Centre de Recherches de l'Université Lille-III, 2001.
- M. Grant et J. Hazel, *Dictionnaire de la mythologie*, Éditions Seghers, 1975.
- Robert Graves, *Les Mythes grecs*, I, Hachette, 1999.
- Pierre Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, P.U.F., 1963.
- W.K.C. Guthrie, *Les Grecs et leurs dieux*, Payot, 1956.
- Édith Hamilton, *La Mythologie*, Éditions Marabout, 1978.
- Homère, *Odyssée*, Armand Colin, 1947.
- Henrietta McCall, *Mythes de la Mésopotamie*, Éditions du Seuil, 1994.
- Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, in *Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel et Société Octave Mirbeau, 2001.
- Martin P. Nilsson, *Les Croyances religieuses de la Grèce antique*, Payot, 1955.
- Joël Schmidt, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Larousse, 1985.
- J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, I, François Maspero, 1982. – II, Éditions La Découverte, 1986.
- J.-P. Vernant, *Mythe et société en Grèce ancienne*, François Maspero, 1982.
- Mythe et pensée chez les Grecs*, I & II, François Maspero, 1965.
- La Mort dans les yeux*, Hachette, 1986.
- Entre mythe et politique*, Éditions du Seuil, 1996.
- L'Univers, les dieux, les hommes*, Éditions du Seuil, 1999.